

Zeitschrift: L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève
Herausgeber: L'écran illustré
Band: 1 (1924)
Heft: 5

Artikel: Harold Lloyd alias "Lui"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-728881>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

son Art. Minute terrible d'où Claire sort défaillante.

Mais voici que quelqu'un se présente à elle. C'est un ami de ce pauvre Nörsen dont on vient de retrouver le corps affreusement mutilé. Claire doit se joindre à lui pour le reconnaître. Elle ira le lendemain, effondrée. Et c'est alors que par toute une série d'étapes psychologiques, imprévues, passionnantes, Claire, l'Inhumaine, va être amenée à prouver à tous que son inhumanité n'est qu'une part d'humanité supérieure, une humanité qui à la pudeur de sa manifestation.

Et c'est ainsi qu'au dénouement plein de consolation et d'espoir retrouvé, les larmes simples que verse Claire dont le cœur, enfin, a livré son secret, gagnent le spectateur à une émotion très pure, très douce.

Il est difficile, nous dit Robert Trévis dans *Cinéa-Ciné*, de parler en quelques lignes d'une telle œuvre où se synthétisent toutes les formes de l'art moderne, non seulement décoratif, mais musical, puisque l'adaptation symphonique de Darius Milhaud conçu pour le film, font vraiment corps avec la fantaisie visuelle.

« Histoire féerique », dit lui-même Marcel l'Herbier. Pourquoi ? L'aventure qu'il nous narre en images, d'après Pierre Mac Orlan, est fort ordinaire et d'une très simple normalité. Cela pourrait être signé Jules Mary, Pierre Decourcelles, Jean de la Hire. Quant au rôle même de l'Inhumaine, il a plus d'un point commun avec ce type extraordinaire de comédienne que campe Edmond de Goncourt dans *La Faustine*, roman très naturaliste. Féerie peut-être, le laboratoire de l'ingénieur avec sa machine à redonner la vie, mais cette anticipation de l'avenir ne sort pas du pragmatisme moderne dont les possibilités sont quasi illimitées.

L'étiquette a peu d'importance, dira-t-on. Sans doute ; cependant nous aimerions bien savoir ce qu'a voulu Marcel l'Herbier et si donnant à son histoire l'épithète de féerique il n'a pas voulu nous mystifier un peu.

Décorativement, l'œuvre, comme toujours, est adéquate et belle. L'Herbier a un goût supérieur et le goût sauve l'Inhumaine comme il avait sauvé *Don Juan* et *Faust*. La grande salle gris argent nous enchante par ses lignes simples, son fondu photographique où jouent merveilleusement les blancs et noirs agencés avec art. Le laboratoire de Fernand Léger, tout construit architecturalement et non point en décor plaqué, est d'une ingéniosité étonnante, quoiqu'un peu confus.

Les personnages ? Nous avons aimé l'humanité des personnages d'*El Dorado* ou de *l'Homme du Large*. Les types de l'Inhumaine, la comédienne, l'ingénieur, le prince hindou, le poète dadaïste, l'homme d'affaires, semblent évoluer dans un monde d'abstractions et n'émeuvent rien en nous. Ils ont une vie factice qui peut nous intéresser mais ne touche pas. Et à l'écran comme au théâtre, nous voulons d'abord être émus. Les interprètes se ressentent de cet abus idéologique dont devra se méfier Marcel l'Herbier. Ils font preuve d'intelligence et de bonne volonté (je n'ose pas dire d'obéissance), mais semblent-ils vraiment jouer un drame ? Ils restent loin de nous. M^{me} Georgette Leblanc évoque parfois le masque et le geste de Sarah Bernhardt. Elle a l'autorité — trop. L'autorité doit être sans paraître. Jaque Catelain et Philippe Hériat ont leur sens habituel de l'écran.

La photo de Specht a une subtilité qui n'exclut jamais la clarté ; elle est digne constamment de la technique magistrale de Marcel l'Herbier.

Le public lausannois aura cette semaine l'heureux privilège d'entendre Marcel l'Herbier lui donner, lui-même, dans une conférence qu'il fera au Modern-Cinéma avant la présentation de son film quelques explications sur sa conception de l'art cinématographique moderne et de l'Inhumaine en particulier.

A propos de Marcel l'Herbier

Ce brillant cinégraphiste qu'un récent referendum a classé premier des metteurs en scène français, n'est venu à l'Art muet qu'à la fin de la guerre, après avoir été mobilisé à la Section cinématographique de l'armée française. Jeune homme d'une culture supérieure, licencié en philosophie et en droit, et ayant étudié trois ans la composition musicale, Marcel l'Herbier avant la guerre a fait paraître un volume d'Essais esthétiques, une pièce de théâtre qui fut jouée à Genève chez Pitoeff, par M^{mes} Lara et Eve Francis.

Il collabora aux grandes revues littéraires entre autres au *Mercure de France*. Depuis que l'Art muet l'a conquis, il a presque abandonné la littérature, mais il reste un conférencier de premier ordre, comme il le prouva récemment encore au Collège de France et comme vous en jugerez vous-mêmes cette semaine lorsque M. Marcel l'Herbier vous parlera de la mise à l'écran de l'Inhumaine au Modern-Cinéma.

Nous avons le grand regret de devoir remettre encore à la semaine prochaine notre numéro de l'Enlèvement d'Hélène et la Prise de Troie. Nous prions nos lecteurs de nous en excuser.

LES DEMI-VIERGES

Film adapté du roman de MARCEL PRÉVOST de l'Académie française



Les DEMI-VIERGES



Germaine FONTANES et Gabriel de GRAVONE

La Galerie des monstres

Nous allons voir cette semaine à Genève ce film mis en scène sous la direction de M. Marcel l'Herbier assisté de M. Alberto Cavalcanti, ayant pour chef opérateur M. Specht.

Ce film est appelé *La Galerie des Monstres* parce que la principale action de la baraque Buffalo est une galerie dans laquelle sont exposés de pseudo-monstres qui ne sont autres que les artistes de la troupe savamment camouflés. L'auteur du film a sans doute voulu nous démontrer, dit Jean Eyre dans *Mon Ciné*, que dans l'existence les gens les plus normaux pouvaient, eux aussi, se transformer en monstres lorsque la passion les égarait.

Ce film à l'action mouvementée est interprété par : Jaque Catelain, Riquet's, Loïs Moran, Ralda, Claire Préria, M^{me} Violette, Lili Samuel, Pirouette, Florence Martin, Flossie, Yvonneck, Buffalo, Jean Murat, Sveti, Le Tarare, Stryx, Philippe Hériat, Michel Durand, Vital, le dompteur Rosar, M^{me} Delaunay, etc.

Le dompteur s'explique parce qu'il y a des fauves, on verra en effet dans ce film des lions, des singes, des tigres, des loups, des ours, des hyènes.

Le beau Catelain a un œil au beurre noir, une bouche futuriste et une crinière de lion. Le maquillage des autres artistes est à l'avenant. Nous sommes curieux de voir cette galerie des horreurs, pardon des monstres.

Qui ne connaît pas le fameux roman de Marcel Prévost ? Attaqué par certains milieux, critiqué vertement par d'autres à cause de sa franchise, à cause de l'esprit quelque peu libre qu'il renferme, ce livre fameux entre tous a obtenu dans le monde entier un succès fabuleux.

Ecrire la vérité, dépendre la vie de quantité de nos jeunes filles modernes, dire en un livre remarquable ce qu'à de coupable la conduite légère de ces jeunes filles modernes auxquelles aucune leçon ne semble permise, dire en des phrases admirables tout le malheur que provoquent les « flirts » ébauchés innocemment par de jeunes cœurs avec ces demi-vierges que Marcel Prévost a merveilleusement dépeintes. Flétrir ce genre de jeunes filles, dites demi-vierges, flirtant toujours, promettant le bonheur et se riant de ceux qui s'attachent à elles...

Plus loin encore... ce genre de « jeunes filles » qui rêvent le grand bonheur, qu'elles se savent incapables de donner, mais qui l'exigent, flirtant toujours et semant le malheur jusque dans leur ménage, car elles veulent encore être libres... Quelle admirable leçon donne Marcel Prévost !

Mettre à l'écran cette œuvre n'a certes pas été chose facile. La réalisation est sobre, rien de choquant ni qui ne doive pas être montré à tout le monde. C'est un film sérieux, d'une haute valeur morale et éducative, où l'on voit par époques successives les amours innocentes brisées par les « coupables »... et quelle autre leçon encore... pour les hommes.

Les *Demi-Vierges*, interprété par Gabriel de Gravone et Germaine Fontanes, est un film que chaque jeune homme, chaque jeune fille, chaque maman doit voir. Le triste épilogue de ces vies de demi-vierges, attaqué pourtant comme immoral, est un avertissement sérieux...

La direction du Cinéma-Palace, soucieuse de ne tromper personne, prie les parents de ne pas conduire à ce spectacle les enfants, mais, par contre, le recommande à toute la jeunesse de vingt ans.

La semaine prochaine, une reprise sensationnelle, pour satisfaire des milliers de demandes : *Königsmark*, le chef-d'œuvre de Pierre Benoit, réalisé par Léonce Perret, avec Huguette Duflos et Jaque Catelain.

Les théories de la relativité d'Epstein

Nous connaissons celles d'Einstein. M. Epstein vient de nous dévoiler les siennes dans leur rapport avec le cinéma.

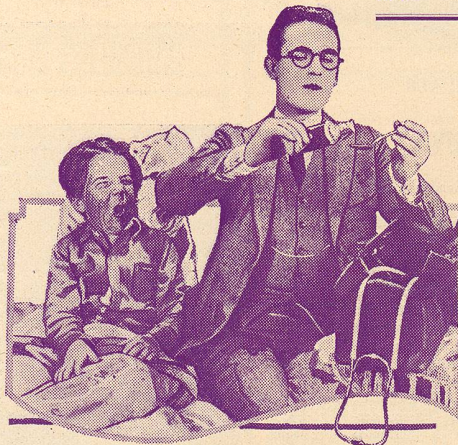
En voici un exemple. Qu'est-ce qu'un revolver ? Un revolver peut signifier différentes choses suivant qu'il est projeté après un documentaire de manufacture d'armes ou lorsque cet objet est relatif à une situation dramatique. Dans le premier cas un revolver reste un revolver, dans le second cas il peut relativement à une scène que l'on aura évoquée précédemment, prendre une signification psychologique. Dans ce cas nous ne voyons plus le revolver en tant qu'arme à feu mais l'homme acculé au crime, à la faillite, au remords.

M. Epstein nous explique aussi ce qu'on entend par un sujet de fiction, ce que nous appelons tout simplement, la trame d'un scénario c'est l'exposé hypothétique des circonstances qui permettront le mieux de montrer les réactions d'un être humain.

Si le microbe littéraire ronge la toile, le cinéma est l'...

HAROLD LLOYD alias „LUI“

est un excellent comique, qui a eu beaucoup de peine, il y a quelques années, à se faire recevoir dans un studio pour y tourner des films comiques pour un salaire de famine. Les éditeurs, qui ne croient au succès d'un artiste que lorsqu'il est consacré par le public, et qui n'ont pas le flair ni la double vue indispensables à leur métier, se mordent aujourd'hui les doigts de ne pas avoir signé de contrat avec Harold Lloyd à des conditions qui seraient devenues favorables pour eux. Tant mieux pour ce bon Harold, qui aurait été exploité par quelques magnats du moulin à café ; maintenant qui rit toujours, c'est Harold, et nous rions avec lui.



HAROLD LLOYD (LUI)

dans son dernier film *Docteur Jack*,

qui passe cette semaine au Royal-Biograph à Genève.